



QUELQUES REFLEXIONS SUR LA GENERATION BATACLAN¹

par Christian Scholz

Traduit de l'allemand par Sarah Materna

L'histoire se compose d'une chaîne d'évènements, de réactions à ces événements et enfin de la manière dont sont perçus ces événements. Ce ne sont pas seulement les perceptions singulières de l'individu qui importent dans cette chaîne. Il s'agit tout autant de perceptions collectives et discursives d'évènements qui résultent dans une programmation collective de toute une génération. Qu'il s'agisse des babyboomers ou des générations X, Y et Z, la situation est toujours la même : tous les membres d'une même tranche d'âge sont marqués par des événements clés qui se mêlent à l'esprit du temps. Ce qui en résulte est l'éternel écho d'un attribut particulier que les autres générations peinent à comprendre. C'est pourquoi des événements tels que la crise européenne et financière, ou bien la première vague d'euphorie face à internet sont bien plus que des phénomènes d'une actualité temporaire et à court terme.

Le 13 novembre 2015 constitue l'exemple par excellence d'un événement aussi significatif. Au Bataclan, salle de concert traditionnelle où s'étaient produits, au fil des ans, de grands artistes tels que les Smashing Pumpkins, Velvet Underground, Genesis et les Ramones, 89 personnes ont trouvé la mort sous les balles des kalachnikovs ; elles voulaient seulement passer une belle soirée et écouter la musique rock du groupe Eagles Of Death Metal. Une autre centaine de personnes ont été blessées et des milliers de personnes ont été traumatisées par un sentiment d'impuissance et l'impression que leur monde s'écroulait. Ce soir-là, des individus de tout âge s'étaient réunis pour célébrer leur joie de vivre, un sentiment si étroitement lié au

plaisir, à l'insouciance, au bien-être, à l'amitié, à l'absence de peur et à la convivialité. C'est alors qu'ont eu lieu ces événements à Paris – des fusillades dans les 10^e et 11^e arrondissements, des personnes qui, accroupies sur le sol dans des bars et des cafés, ont lutté pour survivre. Sans parler de la catastrophe qui a failli avoir lieu au Stade de France lors du match entre la France et l'Allemagne où des centaines de milliers de personnes ont entendu des détonations qui leur inspiraient une peur bleue et un sentiment d'impuissance. Rien n'était plus comme avant.

On peut décrire la jeune génération de l'été 2015 comme la « génération sans frontières ». Pour cette génération, l'Europe est un espace sans frontières. Sans être arrêtés par une quelconque barrière, les jeunes d'aujourd'hui peuvent voyager du Portugal jusqu'en Norvège et jouir d'une liberté sans précédent. Pour eux, la liberté de pouvoir voyager sans frontières est tout aussi naturelle que les programmes d'échange entre les universités qui permettent de découvrir les différences entre la Grèce et la France aussi bien que les points communs entre l'Allemagne et de nombreux autres pays. À la différence de certains bureaucrates européens qui n'ont de cesse de tout vouloir planifier de façon centralisée, beaucoup de jeunes perçoivent l'Europe comme un mélange fascinant

¹ L'article a été rédigé avant l'attentat de Nice le 14 juillet 2016. La version originale allemande fait partie des publications de la chaire de gestion d'entreprise, notamment organisation, gestion des ressources humaines et d'information à l'Université de la Sarre, et peut être demandé au secrétariat (Scholz, Christian : « Gedanken zur Generation Bataclan », Saarbrücken 2016), voir <http://tinyurl.com/hueecaz>.

composé d'identités individuelles et nationales et d'une identité collective européenne. C'est surtout la génération des adolescents qui n'a jamais connu une Europe autre que celle-ci.

Quinze années se sont écoulées depuis les attentats du World Trade Center le 11 septembre 2001 et nous savons bien quelles ont été les conséquences. Le défi le plus simple après les attentats était celui de construire de nouvelles tours et il se trouve que la nouvelle gare qui sera bientôt inaugurée est tellement moderne que New York aura parachevé l'entrée dans ce jeune millénaire par un bond de géant au niveau architectural. Une chose a changé cependant : la joie de vivre. La vivacité insouciance, frénétique et optimiste a cédé la place à l'esprit omniprésent et assidu du concept de « Homeland Security ». Les États-Unis ont changé et l'expression « Generation Homeland », une version abrégée de « Generation Homeland Security » est apparue. Cette formule désigne les personnes nées autour de 1990. Aujourd'hui encore, beaucoup de ces jeunes se souviennent encore bien du 11 septembre, mais très peu d'entre eux se rappellent la période d'avant. Pour eux, le principe de « War on terror » aussi bien que le « Patriot Act » et les atteintes qu'il porte aux droits à la liberté individuelle sont aussi omniprésents que le renforcement des contrôles constamment effectués par la police ou les guerres menées par les États-Unis en Irak et en Afghanistan, pour ne citer que les exemples les plus évidents. Même les activités de la NSA, qui font parfois l'objet de débats en Europe, peuvent s'expliquer par 9/11 et c'est aussi pourquoi, dans l'opinion publique américaine, elles sont largement acceptées d'un point de vue sociopolitique. De la même façon que la « génération sans frontières » se caractérise principalement par l'ignorance de ce que sont les frontières parce qu'elle n'a jamais connu une autre Europe et parce qu'elle est aujourd'hui absolument incapable d'imaginer des contrôles de passeport, la « Generation Homeland » ne pourra jamais imaginer les États-Unis sans le traumatisme profond de 9/11 et sans les nombreuses mesures de sécurité qui ont été mises en place par la suite.

Une chose mérite d'être soulignée : il paraît que la Maison Blanche à Washington a active-

ment contribué à la création de l'expression « Generation Homeland » ou « Homeland Generation ». Par opposition à la génération précédente du « millénaire » (« Génération Y »), cette expression est utilisée pour désigner une génération pour laquelle toute forme de surveillance paraît naturelle, pour laquelle le terrorisme en tant que menace fait partie du quotidien et pour laquelle les séries comme « Homeland » sont des émissions de télé-réalité banales. Il est évident qu'un tel processus est de caractère particulièrement constructiviste. Car, manifestement, la génération présente des jeunes adolescents est censée savoir et comprendre que le concept typiquement américain de « Home of the Free » est à présent défini de façon différente et que, par conséquent, le pouvoir de l'État a une autre portée. On pourrait, certes, débattre de la question de savoir s'il existe toujours la nécessité de l'exercice d'un tel monopole d'interprétation de la part du Président. Pourtant, il y a eu des déclarations tout à fait différentes de la part de certains Présidents américains, par exemple celle de Benjamin Franklin, en 1775 : « They who can give up essential liberty to obtain a little temporary safety, deserve neither liberty nor safety. »

Les parallèles qui existent entre 9/11 et le 13 novembre sont plus qu'évidentes. Paris a interprété l'attentat comme étant une attaque contre la sécurité nationale et a ensuite bombardé les positions de l'EI en Syrie. Le président français a même réagi plus rapidement que George W. Bush à l'époque, même si la rhétorique dont il s'est servi ressemblait beaucoup à celle de Bush. Ensuite, François Hollande a très vite engagé les actions ultérieures et de façon déterminée. Il a fait du 13 novembre une cause commune, et c'est ainsi que des avions militaires allemands ont fait docilement leur apparition dans le ciel syrien, même s'il n'était pas tout à fait clair s'ils intervenaient pour soutenir Hollande, Assad, Poutine ou Erdogan. De toutes façons, cette question est sans importance pour l'analyse menée dans le cadre du présent article. Ce qui est central pour notre analyse est l'entrée en guerre immédiate de la France sur la base de la large acceptation sociopolitique – ce qui ressemble fortement aux corollaires de 9/11.

A part la désignation de « Generation Homeland », utilisée comme variante supplémentaire aux États-Unis, la tranche d'âge des adolescents nés après le début des années 1990 est aujourd'hui appelée « génération Z » pratiquement dans le monde entier. Même si les analystes de tendances avaient d'abord défini l'année 1995 comme point de départ approximatif, beaucoup d'entre eux – y compris l'auteur de cet essai – l'ont corrigé en 1990, parce que les modes de comportement et le système de valeurs de la génération Z sont aujourd'hui présents dans les entreprises et qu'on y rencontre des jeunes employés ayant à peine 25 ans.

Si l'on remonte dans le temps jusqu'à la période précédant le 13 novembre, on constate que les générations Z dans les pays industrialisés occidentaux ont des systèmes de valeurs et des modes de comportement largement semblables, même s'il existe évidemment des variations. La génération Z est extrêmement réaliste. Les membres de cette génération savent ce qu'ils peuvent attendre de la politique (rien), ce que les employés représentent pour les entreprises (des ressources permettant d'atteindre des objectifs qui doivent générer des revenus), dans quel état se trouve notre système d'éducation (dans le pire des états possibles), ce que sont les médias dans de nombreux cas (des entreprises commerciales et populistes financées par des campagnes publicitaires) et quels sont les mérites des générations précédentes – de la génération silencieuse, de celle des babyboomers et de la génération X – (à savoir : une planète que l'on a négligée et une inégalité accrue). La génération Z y réagit de la manière suivante : même si elle reste engagée, elle n'est pas prête à sacrifier son temps libre pour le travail. Elle accorde la même importance au travail qu'au temps libre. Elle se comporte de façon loyale envers ses amis réels et, d'une manière plus restreinte, envers ses amis virtuels, mais certainement pas envers une entreprise ou une institution quelconque.

La génération Z recherche des structures claires, veut se sentir à l'aise, veut vivre en sécurité et rêve d'un monde bien protégé, à l'image de celui d'une Fifi Brindacier. Et elle a le sentiment d'avoir un droit quasiment constitutionnel à vivre dans un tel monde.

Mais tout se met à changer à partir du 13 novembre, raison suffisante pour réfléchir à tous les changements qui auront lieu dès maintenant.

Le journal français *Libération* a résumé l'essentiel sans ambiguïté et a aussi réussi à véhiculer le message clé via la photo de couverture. En employant le terme « génération Bataclan » pour la première fois, les journalistes de *Libération* ont trouvé les mots qu'il fallait pour décrire la situation telle qu'elle était. Si les théories sur la genèse et surtout sur les caractéristiques des différentes générations sont correctes, ne serait-ce que dans les grandes lignes, nous pouvons partir du principe qu'une telle génération Bataclan deviendra réalité. Diffusées par les médias, les images de cette soirée resteront ancrées dans la mémoire collective et marqueront même ceux qui se trouvaient loin du Bataclan lorsque les attentats ont eu lieu. De la même manière que beaucoup d'entre nous savent où ils se trouvaient lors de l'effondrement des Twins Towers ou lors de l'assassinat de John F. Kennedy, beaucoup d'entre nous se souviendront toujours de cette soirée. En revanche, les conséquences, par exemple l'entrée en guerre de la France en Syrie ou les changements législatifs en France ne seront bientôt plus aussi présents dans les esprits.

Et pourtant l'événement sera toujours indissociablement lié à la jeunesse. La plupart des photographies qui ont été prises pendant la soirée et durant les cérémonies funéraires montrent de jeunes visages. Sur les photos des victimes publiées en aval on voit également de jeunes individus insouciantes, toutes origines confondues, issus du monde idéal de Facebook.

Si l'on suppose qu'il existe déjà une génération Bataclan ou qu'elle existera à l'avenir, l'analyse des tendances doit se demander où et comment cette génération Bataclan se matérialisera.

Dans le cadre de la première question, de l'analyse du positionnement géographique, deux variantes extrêmes se présentent en option : soit considérer ce phénomène comme étant exclusivement français, soit le considérer comme étant un phénomène global. Les deux options sont fausses. D'abord, la génération Bataclan est plus qu'un phénomène purement

français. En Europe centrale, l'intégration a atteint un stade assez avancé pour que l'on puisse parler d'un espace de valeurs partiellement ferme qui va du Portugal jusqu'à la Suède, en passant par l'Italie, où les événements du Bataclan se sont ancrés dans les esprits. Les réactions à l'événement, par exemple les commémorations des victimes de Paris à la Porte de Brandebourg aussi bien que dans de nombreux autres endroits en Europe, montrent cela très clairement. Le phénomène en question ne deviendra cependant pas non plus un phénomène global. Car, aussi macabre que cela puisse paraître, les événements tels que ceux qui ont eu lieu à Paris sont depuis longtemps devenus la normalité en Ukraine, en Turquie et partout au Moyen-Orient bien entendu. Les États-Unis manquent aussi de proximité immédiate par rapport à cet événement. C'est pourquoi la génération Bataclan doit avant tout être considérée comme étant un phénomène lié à l'Europe centrale.

Ce sont par ailleurs les auteurs des attentats eux-mêmes qui ont contribué à ce que ce lien se crée. Ils savaient exactement où se situaient les quartiers de divertissement à Paris et où ils allaient rencontrer et pouvoir porter atteinte à ce sentiment de liberté. Ces quartiers très appréciés par la gauche libérale et surtout habités par des artistes, des intellectuels et des médecins, sont plutôt des lieux de rencontre des jeunes que des lieux touristiques. C'est donc à juste titre qu'Anne Muxel, directrice de recherche du Centre de recherches politiques de Sciences Po, a affirmé dans *Le Monde* que les attentats avaient frappé des lieux emblématiques de la vie parisienne et de la « consommation culturelle » du monde occidental. Dans cette logique, les attentats de 9/11 visaient des symboles économiques et militaires. Ceux du 13 novembre ne visaient certainement pas des symboles exclusivement français et auraient tout aussi bien pu avoir lieu en Allemagne, en Italie ou en Suède. Si l'on pousse cette logique à l'extrême, la « génération Bataclan » de l'Europe centrale était la cible prioritaire des attentats tandis que la « Generation Homeland » aux États-Unis était une conséquence des réactions de l'État aux événements.

Venons-en au positionnement relatif à l'âge et à la question la plus difficile : quelle tranche d'âge

sera marquée par les événements de manière à ce qu'elle soit désignée comme étant la « génération Bataclan » ?

Pour répondre à cette question, il est utile de se rappeler un autre événement historique, à savoir les attentats perpétrés lors des Jeux olympiques de 1972 à Munich. Les jeux avaient commencé dans une ambiance de joie et d'insouciance qui reflétait pleinement le sentiment de vie essentiellement optimiste de la génération des baby-boomers. L'auteur de cet essai travaillait bénévolement dans la salle de lutte et de judo, où beaucoup de sportifs israéliens assassinés s'étaient battus pour décrocher des médailles. Et il se rappelle également le début des actions policières fatales au village olympique. Il n'a pas non plus oublié la cérémonie funéraire au stade olympique et l'ambiance du « maintenant plus que jamais » ainsi que la conviction que « nous n'allons pas nous laisser gâcher la vie », deux engagements bien difficiles à tenir. Ce que cette génération a pu conserver est le souvenir de l'événement aussi bien que celui des manifestations de résistance en partie réussies contre le renforcement de certaines lois. En fin de compte, il s'agissait toujours de la génération 68 qui est difficile à délimiter. Il n'y a pourtant jamais eu de « génération Munich ».

C'est pourquoi il est improbable que la génération Z se transforme en « génération Bataclan » ou qu'elle rejoigne la génération Homeland des États-Unis.

Le vrai danger menace la génération qui suit la génération Z, pour laquelle « Bataclan » pourrait représenter un changement au sein de l'Europe – non seulement à cause d'un acte terroriste, mais aussi à cause de la problématique des réfugiés et de son impact en Europe. À la fin de l'année 2015, deux millions de réfugiés ont atteint l'Europe, la plupart se trouvant en Allemagne, en Autriche ou en Suède. Nous pouvons constater qu'il y a de nouveau des contrôles aux frontières. Après les événements comme ceux qui ont eu lieu pendant la nuit de la Saint-Sylvestre à Cologne et dans d'autres villes, l'ambiance a changé, du moins en Allemagne. Nous voyons des images des campements de réfugiés de Calais qui ont été évacués, le camp de réfugiés à Idomeni, surpeuplé, et les interventions

quelque peu insolites d'hommes politiques turcs qui interpellent surtout la France et l'Allemagne. Il y a eu d'autres images impressionnantes lors de la *Berlinale* à Berlin, où la thématique des réfugiés était forcément le sujet dominant et où le film « *Fuocoammare* » consacré à des réfugiés arrivés aux abords de l'île Lampedusa l'a forcément emporté sur la concurrence. En même temps, des changements de lois sont discutés dans de nombreux pays européens et même si ces changements ne sont pas de la même envergure qu'aux États-Unis, l'évolution n'est pas négligeable. De plus – et peu importe la raison ou la forme – la France et l'Allemagne sont entrées en guerre contre la Syrie. Si, en outre, on pense à la situation en Grèce et à ce qui se passe aux frontières de l'Ukraine, de l'Angleterre ou de la Macédoine, il s'avère très clairement que peu de choses en Europe sont telles qu'elles l'étaient au milieu de l'année passée.

La génération Z et la génération précédente sont conscientes de tout cela, mais elles se souviennent aussi de la réalité d'une Europe largement intégrée et qui faisait partie de leur quotidien avant les événements du 13 novembre et la crise indicible des réfugiés. Cette Europe leur

était si familière que, très souvent, ils n'en étaient pas réellement conscients.

Mais qu'en est-il de la tranche d'âge des adolescents qui est si jeune et dont la mémoire collective n'a pas enregistré tout cela ?

Le danger est qu'après la génération Z grandisse une nouvelle génération qui ignore qu'à la base, l'Europe est synonyme de paix, de liberté et de joie, ainsi que de frontières ouvertes et de convergence illimitée au-delà des limites nationales. Il se trouve qu'un jour cette génération sera connue sous le nom de « génération Bataclan » au lieu d'être simplement appelée la « génération A » en raison d'un manque d'imagination.

Mais voulons-nous réellement permettre que cela arrive ? Serons-nous en mesure d'utiliser la génération Homeland des États-Unis comme avertissement ? Au point où nous en sommes, il n'incombe pas uniquement aux hommes et femmes politiques, mais aussi à la société civile d'agir. Tout comme 9/11 ou Munich 1972, le Bataclan ne doit jamais tomber dans l'oubli. Une chose est pourtant certaine : L'Europe ne doit pas se doter d'une génération qui se connaîtrait elle-même de façon négative comme le ferait une « génération Bataclan » !